

## Une Chantaise des Rues.

« Il est hors de doute, fit-il que vos personnages sont les miens. J'ajouterai que la scène s'est passée effectivement ainsi. De qui tenez-vous cela ? Peut-être l'aurez-vous lu dans les *Faits divers* d'un journal. Après tout, il n'y a pas de quoi crier au miracle. Quelque coureur de nouvelles pouvait bien se trouver parmi les témoins oculaires de cette scène... Mais ce que votre nouvelliste n'a pas seulement pressenti, ce que nul ne pouvait savoir, à l'exception de Louise, est ce que la pauvre femme avait souffert dans son nouvel état, avant et jusqu'à cette dernière crise. J'étais ému à pleurer comme une femme, moi, quand elle me contait les luttes cruelles qu'elle avait soutenues avant de se décider à implorer la pitié des hommes et à leur tendre la main. Durant les quelques jours qu'elle exerça cet horrible métier, le supplice atroce qui la martyrisait fut de toutes les heures. Elle passait et repassait vingt fois devant un lieu public avant d'y entrer. A peine y était-elle qu'elle avait besoin d'efforts surhumains pour ouvrir la bouche. Son front rougissait de honte, ses jambes tremblaient sous elle et son cœur battait à lui rompre la poitrine. La plupart du temps, à bout de courage, elle s'en allait sans même oser faire de collecte. Déjà affaiblie par des mois d'anxiété, d'insomnies, de privations, ses forces l'abandonnèrent absolument le jour où, étant entrée dans un estaminet, elle reconnut son propre mari parmi ceux dont elle venait solliciter la compassion et l'aumône. A la suite de son évanouissement elle grelottait de fièvre. Elle sortit de l'établissement aux prises avec une douleur incommensurable et fléchissant sous le poids de son enfant. Toujours plus incapable de se soutenir, marchant devant elle au hasard, elle se trouva sans savoir comment au cœur d'un quartier qui lui était inconnu. Il pouvait être quatre heures du soir. Sa démarche incertaine commençait à éveiller la curiosité des passants. Elle sentait sa raison se troubler et voyait les objets danser autour d'elle. Le cœur lui manqua enfin. Sans cesser de serrer son enfant dans ses bras, elle s'affaissa le long d'un mur et perdit connaissance. A partir de ce moment, elle n'avait plus de souvenirs. Il lui était impossible de se rappeler ce qui avait eu lieu depuis sa chute jusqu'à l'heure où elle s'était éveillée dans la salle de l'hospice... »

## VI.

La promenade des deux amis approchait de son terme. Outre qu'ils

avaient fait de nombreuses stations, ils n'avaient que lentement mesuré le chemin, et n'avaient pas songé à compter les heures. La journée, pour eux, avait filé avec la rapidité d'une flèche. Philippe, bien que fatigué par un si long récit, se donna à peine le temps de reprendre haleine.

« En me contant ses infortunes, dit-il, Louise, s'oubliant elle-même, s'était interrompue vingt fois pour me demander ce qu'était devenu son enfant, s'il serait bien soigné, puis pour s'inquiéter de son Moser et s'attendrir sur lui. Quand au premier, j'étais en mesure de la rassurer sur-le-champ. Selon ce qui a lieu en pareil cas, tandis qu'on transportait la mère à l'hospice, l'enfant était envoyé au dépôt des hôpitaux. Il serait rendu aux caresses de Louise dès qu'elle serait rétablie. Pour Moser, je ne pouvais que promettre de m'en occuper sans retard, avec ardeur. Il s'agissait avant tout de savoir positivement à quoi s'en tenir sur la maladie de Louise. Ne me fiant pas à mes seules connaissances, je priai notre professeur de vouloir bien, par exception, examiner une malade à laquelle je portais un intérêt tout particulier. Le docteur Maison, homme excellent, accéda volontiers à ma prière. Il fut d'un avis diamétralement opposé à celui de son chef de clinique et désapprouva toutes ses prescriptions. Au fond, il conclut de même. Les douleurs morales plus encore que les privations avaient déterminé chez Louise un commencement de pneumophémie, pardon du mot ; les suites n'en étaient déjà plus à craindre ; tous les symptômes permettaient même d'assurer qu'elle ne tarderait pas à entrer en convalescence.

« Tranquille de ce côté, je résolus sérieusement de me mettre à la recherche de Moser. J'eus bientôt dressé mon plan. J'allai directement à l'atelier du faubourg du Temple. Moser n'y avait pas été vu depuis environ trois mois, et aucun de ses camarades ne savait ce qu'il était devenu. Je pris alors un almanach du commerce et notai scrupuleusement l'adresse de tous les facteurs de Paris. Consacrant chaque jour quelques heures à des démarches, en moins d'une semaine j'eus visité la plupart de ces ateliers. A mon grand chagrin, je perdais mon temps et mes pas. La pauvre Louise, qui était au fait de mes courses, m'attendait, le matin, dans la plus vive anxiété, et, dès que j'apparaisais, me dévorait des yeux. Elle devinait promptement à mon air que je n'avais rien d'heureux à lui apprendre. Malgré les torts de son mari, elle l'aimait toujours aussi profondément ; elle savait bien qu'il n'était coupable que par excès de

sensibilité et d'amour. Ses inquiétudes croissaient d'heure en heure, et, en la privant du calme dont elle avait besoin, ralentissaient d'autant les progrès de sa guérison. Je m'efforçais de lui donner de l'espoir, quand, au fond, j'étais découragé. Une dernière ressource me restait, celle d'aller à la préfecture de police, au bureau des garnis. Pourvu toutefois que Moser n'eût pas quitté Paris, je réussirais, peut être là, sous un prétexte honnête, à obtenir l'indication de son domicile. J'avoue, par exemple, que cette démarche me causait la plus profonde répugnance. Je reculais devant la nécessité de la faire, et la renvoyais tous les jours au lendemain.

« L'ennui dans lequel je vivais ne peut pas se mesurer. Mes malades ne laissèrent pas que de s'en ressentir. Il est certain que le moment eût été mal choisi pour mettre ma patience à l'épreuve. Cependant, toutes les fois que je pénétrais dans la salle Saint-Charles, la salle des hommes, je crois vous l'avoir dit, un fait singulier ne manquait pas de se produire. Un malade, lequel était entré à l'hospice offrant les symptômes d'une espèce de gastroentérite, autre gros mot qu'il faut me pardonner, se livrait, dès que je passais au droit de son lit, à une pantomime qui commençait à m'intriguer et à m'irriter. Ce malade était jeune. Des cheveux blonds frisés, une barbe claire, plus blonde encore, et aussi un teint d'une blancheur de lait, donnaient un peu à sa tête les apparences d'un mouton. Il se mettait sur son séant à mon approche, et me dévisageait avec des yeux bleus qui éclataient de fureur. Au fond de mon souvenir gisait une image analogue à cette figure, mais une image si confuse et si effacée, que j'étais impuissant à m'en rappeler l'origine.

« Je ne remarquai pas tout de suite le manège du malade. Quand je m'en aperçus, je ne m'en inquiétai pas d'abord. J'y pris insensiblement attention, et je jugeai la chose de plus en plus étrange. Enfin, le malade me parut impertinent, et occasionna en moi des impatiences fébriles que j'eus toujours plus de peine à réprimer. Il en résulta qu'un jour où j'étais dans une disposition d'esprit plus fâcheuse encore que de coutume, je me sentis vivement blessé des regards du jeune homme. Je m'approchai brusquement de lui.

(La suite au prochain numéro.)

Un homme qui a goûté avec une jouissance profonde le plaisir d'une société agréable, mangera avec beaucoup plus d'appétit que s'il s'était promené à cheval pendant deux heures. Une lecture amusante est aussi utile à la santé que l'exercice du corps.

KANT.